

Gaston Leroux

Il fait représenter ce soir, à l'Ambigu-Comique, le "Mystère de la Chambre Jaune", hier roman prestigieux, demain drame triomphant.

Il livre bataille ce soir sur le vieux plateau de l'Ambigu-Comique, qui a récemment été à pareille fête, et le *Mystère de la Chambre Jaune* va se dérouler devant les admirateurs nés ou à naître de ce prodigieux Routefabille, patron adoléscent de tous les reporters, demi-dieux des informateurs, enquêteurs et autres devins.



M. GASTON LEROUX (Phot. Beil)

Je ne doute pas du triomphe : c'est que ce bon gros diable de Gaston Leroux a une tête, une ballade fatale heureuse et cordiale, qu'il porte dans ses joues roses, dans ses poils blonds, dans ses yeux rieurs et profonds, le secret des canchémars durables et de l'horreur qui plaît à Margot et qui charme les lettrés, le don des épouvantements cavalcadants, inimaginables et logiques et que, dans ses pires débauches de désolation et d'abomination dévastatrice, il garde un air secret de bonhomie narquoise et matois qui rassure, qui encourage, qui vous souffle, sous les assassinauts et les massacres : « Va toujours, mon ami, ça finira bien ! » C'est par le plus long, au reste, et presque par hasard, que ce grand-maître de la féerie sanglante et de l'hallucinante fantaisie s'en est venu à sa vocation. — J'allai écrire à ses moutons — et ce sont des figures à face humaine, des singes à cœur de jeune premier et des monstres à vingt jambes et à dix bras !

Dans l'œuvre déjà abondante et célèbre de Gaston Leroux, il y a un livre que j'aime : c'est la *Double Vie de Théophraste Longuet* ; il s'agit, vous le savez, d'un brave bourgeois à la retraite qui se confie à un confident et se livre en son être pacifique et apéuré un être nouveau. Nouveau ? Non, il est ancien, très ancien, aboli et si fort, si fort qu'il soulève la pierre des cachots, qu'il arrache les barres de torture, qu'il entraîne sous enveloppe d'aujourd'hui, palerme et quasi-grotesque, à des aventures sinistres et grandioses, à des crimes éblouissants. C'est, tout simplement, Cartouche qui se retrouve dans le corps d'un petit rentier !... Eh bien ! toutes proportions gardées, dans un sens opposé et sans respect, c'est l'histoire même de l'auteur de l'inoubliable et obsédant *Balaou*, de sa mission et de son génie. Avocat, chroniqueur judiciaire, critique dramatique, journaliste aussi quotidien que séduisant, "Mouton" moutonier, Parisien passionné, styliste et moraliste tranquille, il commence à user son enthousiasme à saluer la gloire amie de Gustave Charpentier, le retour de l'ami Stieglitz, rapide pèlerin de l'Université avant que d'orchestrer lui-même les plus sauvages symphonies et d'arpenter pour son compte toute la terre en armes et en feu. Tout d'un coup, il se jette dans la guerre, célèbre les héros de Chemulpo et les vaincus, et voyage, voyage comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie, découvre les pays et les peuples, en fanfare, et s'exalte, s'exalte, lyriquement.

Eh, fatalement, merveilleusement, dans ce brave cerveau fortifié de cheveux drus et courts, des foules s'agitent, des paysages s'embranchent, des légendes vivantes chantent et murmurent : un mouvement chaotique et cependant rythmé, une nuée d'événements qui dansent un cancan d'enfer et qui s'enchaînent malgré tout, une vague paradoxale d'impossibilités, une ruée incessante d'émotions et d'angoisses se pressent, sans se mêler, s'assemblent, en prenant leur rang et prennent quelque discipline dans l'ouïe, pour l'écriture seulement ; un peu malgré lui, Gaston Leroux devient le prophète de son dieu intérieur et dévorant, jette à la masse et à l'épave avides les fruits tentaculaires de son imagination, les fleurs de sa poésie expansive, la moisson infinie de ses souvenirs mis en œuvre, de ses visions ordonnées, des armées mouvantes, des batailles géantes qu'il a vu se lever en lui ! Matière si riche, si frémissante, si éclatante, invention si documentée et si rebondissante, levée de bords si pittoresques et si baroques, bonheur de création et même de baptême que les individus, les épisodes, les noms s'impriment tout crus dans la mémoire et dans le souvenir, dans la chair, et qu'ils y demeurent.

Toutes ces épopées cavalcadantes, éloquentes, virulentes, débordant de sève et de vie, que ce soit la *Double Vie de Théophraste Longuet*, le *Roi Mystère*, le *Fauteuil hanté*, le *Reine du Sabbat*, le *Mystère de la Chambre Jaune*, le *Parfum de la Dame en noir* ou *Balaou*, toutes ces œuvres à la fois populaires et savantes ont un relief, un sang, une âme qui se communique et qui saisissent : Gaston Leroux est, chez tous, un homme de la famille qui conte de belles histoires, qui a des relations étranges dont il nous fait part, qui a des amis très singuliers qu'il fait entrer dans notre intimité et qui prouve d'avance, qui fait des miracles, qui a l'autorité la plus profonde, la plus persuasive, la plus simple et la plus ingénue, la plus littéraire aussi. Oui, il y a des pas au plafond ! Oui, il y a un monsieur qui a trois jambes ! Oui, il y a des chevaux qui volent ! Que sais-je ? Et pourquoi ? Parce que ce brave Gaston Leroux, alors même qu'il lâche les grandes eaux et les feux blancs de sa véhémence descriptive, alors qu'il charge à fond ses fournaies d'enfer, alors qu'il déchaîne tous ses démons de géhenne et de férocité, reste en scène, reste en vue, avec sa déduction, avec sa lucidité souriante, qu'il est toujours là — et un peu là ! Il tient ses lecteurs en haleine, en angoisse, leur prodigue les complications, les fait errer misérablement et, lorsqu'il leur ouvre le chemin, lorsqu'ils sont haletants, épuisés, invalides, ils lui disent leur guide rubicond et souriant : ils auraient dû y songer !

C'est le triomphe : intrépidité, intérêt, inquiétude, convaincre ! Voilà, sans

effort apparent, un résultat magistral. Et de rire ! Car Gaston Leroux rit toujours. Il a mis dans sa poche Radcliff et Mathurin, battu de-ci de-là Edgar Poe et Wells, Conan Doyle et Cooper ; il est allé plus avant dans l'inconnu, dans l'inconscient, dans la synthèse : c'est qu'il est, avant tout, un philosophe et un poète, que son premier essai de théâtre, la *Maison des Juges*, était hugolienne et qu'il s'enfonçait dans les siècles comme dans le rêve, en joie, mais avec ses besicles de myope inspiré...

L'Ambigu consacra la gloire du romancier et du thaumaturge. Je ne crains même pas, en ma fraternelle amitié, les trahisons de la rampe : le *Mystère de la Chambre Jaune* sera la chambre d'or, sans mystère.

Ernest La Jeunesse.

Échos

Aujourd'hui, courses à Vincennes. — Pronostics d'Excelsior :

- Prix d'Ambrières. — Isabelle, Isarn.
- Prix de Horps. — Foudre, Faron.
- Prix de Jubilans. — Hécaté, Idole.
- Prix de Meslay. — Odette, Inégarable.
- Prix de Mayenne. — Hécaté, Harmonie.
- Prix de Landivy. — Ric et Rip Hourrah.
- Prix de Lassay. — Hécaté, Haudin.

La fête à souhaiter : SAINT-VALENTIN

Le président de la République et Mme Fallières, accompagnés de M. Ramondou, ont inauguré hier matin l'exposition de la Société des Aquarellistes français, à la galerie Georges Petit.

Le président et Mme Fallières ont été reçus par M. Bérard et par M. Maurice Leloir, président de la société.

Le président a eu l'occasion, au cours de cette visite, d'admirer, en même temps que les ravissantes aquarelles de M. Maurice Leloir, la série des projets pour une nouvelle tenue de nos troupes établis par M. Edouard Detaille.

Nous avons dit que la ville de Cannes se proposait d'élever en mars un monument au roi Edouard VII yachtman.

Il est probable qu'à cette inauguration assistera un prince de la famille royale d'Angleterre.

On annonce aussi la venue d'une escadre anglaise, sous le commandement de l'amiral Poë, dont une division mouillera en rade de Villefranche et l'autre au golfe Juan.

Nous allons assurément voir se renouveler les brillantes manifestations de cordialité qui ont donné aux dernières fêtes de Malte un si haut relief.

Nous avons déjà signalé plusieurs fois la détresse où se trouvait ce précieux village des Saintes-Maries-de-la-Mer et son église séculaire.

Tout : l'histoire, la légende, la poésie sacrée, la nouvelle poésie fébrile et même la science (puisqu'on a installé là-bas un de nos principaux postes de télégraphie sans fil), concourent pour relever l'intérêt que l'on doit porter à ce petit port.

Cependant, les pouvoirs publics continuent leur invraisemblable indifférence et laissent la tempête achever l'œuvre destructive commencée par les flots paisibles.

Une ligue, sans pouvoir autre que sa bonne volonté, s'est formée. Le gouvernement lui a répondu qu'il ne pouvait que « subventionner ultérieurement les travaux commencés ».

Ce qui veut dire : « Sauvez-vous et je vous sauverai ! »

Cette situation peut-elle durer ? M. Maurice Barrès, qui chanta avec une subtilité si aiguë Aigues-Mortes, dont les Saintes-Maries sont parentes, laissera-t-il disparaître le souvenir des naufrages de Galilée ?

Et puisque nous parlons aux députés, quel est celui, assez « conscient » non de nos droits mais de nos devoirs envers le patrimoine artistique légué par les ancêtres, qui prendra l'initiative d'une loi contre l'exportation des œuvres d'art ?

Ne dit-on pas, qu'un joyau tel que la maison de la reine Jeanne, l'une des merveilles du Mans, aurait été acheté par un Américain et serait pièce à pièce transporté en Amérique ?

C'est exactement comme si demain la maison de François I^{er}, qui est la perle du Cours la Reine, disparaissait tout à coup.

L'Italie est protégée par une loi respectée contre la spoliation. Qu'attendons-nous en France ?

On sait que lord Beresford, l'amiral anglais dont on parle beaucoup en ce moment, a un frère à Paris, qui habite dans le quartier du Montparnasse, parmi les peintres et les sculpteurs.

Il arriva naguère à ce Beresford une aventure des plus curieuses et peu ou point connue.

Beresford, était légèrement malade. Un matin, il voulut avaler un remède qui se trouvait sur sa table de nuit. Dans l'obscurité, il se trompe de fiole et avale un poison redoutable... Un moment après, une douleur aiguë le torture et il comprend...

Après seulement qu'elle eut été servie, Beresford, livide et mourant, explique au pharmacien ce qu'il désire : il était temps, il tombait.

ford, livide et mourant, explique au pharmacien ce qu'il désire : il était temps, il tombait.

Pousser la politesse jusqu'au stoïcisme, le fait est rare, surtout en ce siècle !...

Les locataires, faiblement, s'organisent contre les propriétaires.

Les propriétaires ont résolu de s'organiser fortement contre ceux des locataires qui pratiquent avec méthode le déménagement « à la cloche de bois ».

Un groupe d'entre eux, à la tête duquel se trouvent MM. Verdeyen, Louis Ruault, André Champion et Mme Baron, ont constitué une *Union des propriétaires*, comité pour la défense des intérêts des propriétaires de la Seine et Seine-et-Oise.

Ce comité établira un service de renseignements contre les mauvais locataires. Ceux-ci n'ont qu'à bien se tenir. Les propriétaires sont des gens sages : ils savent qu'à supporter les pauvres diables ils risqueraient la réciproque.

Les personnes qui veulent faire, à bon compte, une cure de rire, qui ont lu tous les organes spéciaux, entendu toutes les pièces, revues et opérettes *ad hoc*, n'ont qu'à se rendre à l'exposition des peintres futuristes.

Même si la fantaisie leur prenait de considérer le côté grave de ces tableaux (car cette peinture sinon cubiste est cubique), le rire permanent, formidable, homérique qui agite les visiteurs se communiquerait à eux — le rire étant ce qu'il y a de plus communicable dans l'homme.

Cela est si vrai que nos humoristes les plus fameux vont à cette exposition prendre des leçons. Ils y ont parfois des surprises, témoin l'aventure suivante.

M. Courteline, qui y passait, y a fait une découverte. Voilà plusieurs années déjà qu'il collectionne, en effet, les tableaux dont l'originalité ou la bizarrerie déconcertent le gros public.

Je ne me doutais pas, confiait-il, l'autre jour, à un ami de la « taverne du Clou », qu'un jour les amis de M. Marinetti me pasticheraient.

— Eh ! mais oui : leur exposition actuelle, j'avais mieux chez moi déjà et dans le même style. Venez donc voir la chose.

Au jour dit, l'ami fut voir Courteline. Un tableau arrêta son attention. Le sujet en était des plus bizarres. Il s'agissait d'une « vue du boulevard telle qu'elle devait se présenter aux regards de quelqu'un qui tombe du cinquième étage ».

— Quand je vous disais, conclut Courteline, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil... même futuriste !

En ce moment se réalise une vente fort attrayante pour les gourmets de nos grands vins blancs de Saumur. C'est celle de la récolte 1908 du célèbre premier cru de Château-Rieussec. (Voir détails en dernière page.)

Les sports, les exercices physiques modifient peu à peu les anciennes rigueurs d'une tenue correcte.

Voici deux ou trois ans, on vit apparaître, pour le voyage seulement, les cols souples. On les mit ensuite pour le tennis, le golf et divers autres jeux qui exigent de l'aise, de la promptitude, de la vivacité.

Si bien qu'il n'est pas rare le matin au Bois, au moment de la promenade matinale, de voir les plus rigoureux de nos jeunes élégants porter sans façon le col souple rabattu.

Et c'est ainsi que peu à peu les mises, en apparence les plus immobiles, insensiblement évoluent.

Le Meurtre de Miss Elliot, par A. Orczy. Quiconque a lu *Un Amateur de Mystères* verra là aussi le Meurtre de Miss Elliot, nouvelle série de problèmes obscurs et tragiques que résout l'esprit aigu d'un détective amateur.

L'intérêt de ces récits étranges, passionnants s'augmente de la valeur littéraire de l'adaptation qu'en a faite avec talent J. Joseph-Renaud. (Pierre Lafitte et C^{ie}.)

NOUVELLES A LA MAIN

Au bal masqué. — Ce costume, madame, vous sied à ravir. Quel est ce charmant déguisement ? — Je suis en torpilleur. — ??? — C'est de situation dans une sauterie ! Sans-Souci.

La Caricature étrangère

En dehors des ouvrières qui travaillent chacune dans l'atelier attiré et qui ont, pour le plupart, leur spécialité personnelle, soit qu'elles soient manœuvres, garnisseuses, piçonneuses, etc., il y a aussi les « petites mains », que l'on emploie aux travaux plus simples, et qui font aussi les courses, pour les assortiments, etc.

Au moment de la création des modèles, c'est en général chaque première d'atelier qui compose et soumet au chef de la maison les modèles qu'elle a créés. Ces modèles sont en mousseline et on les épingle sur les mannequins. Alors, s'y mêlent la critique et la compétence de ce chef, qui modifie, adopte ou refuse l'idée. C'est après, et selon les indications ainsi arrêtées, que les modèles sont créés. Puis on en fait le prix de revient et on les baptise. Pour la première opération, c'est une simple règle arithmétique, où la multiplication et l'addition sont surtout employées. En effet, quand, avec la manutention, on s'est rendu compte du prix des matériaux employés, on ajoute 150 fr. ou 200 fr. pour la façon ; puis, en général, on double le tout pour faire le prix de vente.

Pour le baptême, on a recours, le plus souvent, au Larousse.

C'est évidemment plus séduisant d'entendre appeler dans les salons « Mettez la robe Louise » ou « le manteau zéphyr » ou le « déshabillé Phryné » que s'il fallait indiquer ces toilettes par des numéros. — JULIETTE FERRANT.



LE MUSICIEN. — Halte-là ! Ne comprends-tu pas, mathématicien, que tu me déchires les oreilles : un de tes soutiers grince en un bémol et l'autre en fa dièse... (Extrait du *Lige*.)

LE CARNAVAL DE NICE

A la mémoire de la "Joconde"

C'est la fugitive du Louvre qui a surtout inspiré le défilé pittoresque d'hier.

Nice, 12 février (De notre correspondant particulier). — Chaque journée de carnaval a ses caractéristiques, son âme, dirai-je volontiers. L'on ignore la véritable joie que l'on peut prendre à la folle nicoise quand on n'a pas pénétré cette âme.

Cet après-midi, le premier défilé carnavalesque était réservé aux confetti de papier et aux serpents, projectiles anodins et qui n'exigent pas que l'on porte un grillage, ainsi que pour les confetti de plâtre. Ce n'est pas que les masques soient rares ; ils mettent leur note pittoresque parmi les dominos. La place Masséna est, en principe, réservée à ceux-ci ; aussi le spectacle y est-il plus chatoyant encore que sur l'avenue de la Gare. Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas encore parlé du soleil ! N'est-ce pas ce que l'on demande tout d'abord à Nice ? Eh bien ! nous avons eu du soleil ! Il est vrai que nous avons eu aussi quelques minutes de grêle. On a pris l'événement du bon côté. C'était tout simplement des fameux confetti de plâtre que l'on jettait avec force dimanche et le mardi gras.

Mais bientôt, un superbe arc-en-ciel se profilait sur le fond du ciel et les rires reprenaient de plus belle. Qu'est-ce, en effet, que le carnaval de Nice ? Ce n'est pas seulement un souvenir attaché de ces années saturelles de Rome, où, pour un jour, les esclaves devenaient les égaux de leurs maîtres. C'est surtout l'occasion offerte à chacun de se faire pour quelques heures une âme autre que son âme de tous les jours, de s'évader brusquement et radicalement des soucis quotidiens. L'homme grave quitte son hôtel ou sa villa, se plonge dans la foule joyeuse, et pour tout l'après-midi, le voici devenu Pierrot ou Arlequin.

Dès 2 heures, la foule est dense le long du parcours. Toutes les chaises sont louées ; toutes les estrades ont trouvé preneur. Quant aux tribunes, elles sont comblées. Dans la rue, des sarrabandes s'organisent, des intrigues s'esquissent, un bon badaud s'attarde. Son étonnement se marque sur son visage ; le voici devenu le point de mire de tous. Les confetti l'accablent. Bientôt, une ronde bruyante l'entoure ; il n'est qu'un moyen pour lui de se tirer avec esprit de la situation : prendre sa part du plaisir. Les orchestres, cependant, jouissent les danseurs, car chacun aime peu ou prou leur harmonie inharmonieuse. La joie redouble quand un char vient à passer. Il y en a quatorze.

Les fêtes au sérail et au Maroc m'ont paru particulièrement réussies. L'une s'est inspirée de la Turquie ; l'autre de notre nouveau protectorat. Au demeurant, le Maroc est à la mode. On le voit figurer sous bien des formes. Il en va de même de la *Joconde*. Je vous ai déjà indiqué une fois que l'inspiration de ce carnaval en lui-même. En outre, plus d'un groupe à pied ou un masque isolé évoque l'immortelle figure dont le divin Léonard nous avait laissé le sourire ambigu et charmant.

Aux quatorze grands chars prenant part au concours, joignez cinq cavalcades, quatre anacalades, quatre-vingt-quatre groupes à pied et cent quatre-vingt-dix-huit masques isolés. Cela vous donnera une idée de l'importance du défilé. Vraiment, on se demande comment, après tant et tant de carnavaux, d'ingénieux esprits trouvent encore des idées heureuses et neuves.

A 5 heures, retentit le coup de canon qui clôt le corso. L'animation ne se ralentit pas, et tandis que le long de l'avenue de la Gare certains continuent de danser sans musique, les autres vont lancer. C'est l'instant où il est de tradition d'aller chez le pâtissier à la mode où les intrigues ébauchées prennent plus de consistance. Ah ! quels moments d'oubli pittoresque, tandis que d'aimables jeunes femmes, devinées jolies sous le domino, viennent vous intriguier et vous dérouter par les questions qu'elles vous posent en déguisant leur voix.

Les derniers nuages qui roulaient leurs masses sombres ont fui. Seules, flottent encore au ciel quelques nuées roses. Véritablement, il semble que le firmament ait à son tour revêtu un domino de carnaval. Le soir, la fête reprend, non moins animée, et, sous la magie des étoiles, on admire la féerie des illuminations, dont je vous ai déjà dit l'inoubliable merveille. — CHARLES DE SAINT-CYR.

NOTES D'ELEGANCE

Les coulisses des maisons de couture

Il y a dans chaque maison de couture un nombre d'ateliers proportionné à l'importance de la maison, ateliers qui se divisent en ateliers de jupes, de corsages, de manteaux, de broderies et de tailleurs.

A la tête de chacun d'eux est un « premier atelier », qui mène et dirige tout le petit monde qu'elle a sous ses ordres ; elle est aussi aidée par une seconde, qui la remplace à l'atelier lorsqu'elle descend faire les essayages.

En dehors des ouvrières qui travaillent chacune dans l'atelier attiré et qui ont, pour le plupart, leur spécialité personnelle, soit qu'elles soient manœuvres, garnisseuses, piçonneuses, etc., il y a aussi les « petites mains », que l'on emploie aux travaux plus simples, et qui font aussi les courses, pour les assortiments, etc.

Au moment de la création des modèles, c'est en général chaque première d'atelier qui compose et soumet au chef de la maison les modèles qu'elle a créés. Ces modèles sont en mousseline et on les épingle sur les mannequins. Alors, s'y mêlent la critique et la compétence de ce chef, qui modifie, adopte ou refuse l'idée. C'est après, et selon les indications ainsi arrêtées, que les modèles sont créés. Puis on en fait le prix de revient et on les baptise. Pour la première opération, c'est une simple règle arithmétique, où la multiplication et l'addition sont surtout employées. En effet, quand, avec la manutention, on s'est rendu compte du prix des matériaux employés, on ajoute 150 fr. ou 200 fr. pour la façon ; puis, en général, on double le tout pour faire le prix de vente.

Pour le baptême, on a recours, le plus souvent, au Larousse.

C'est évidemment plus séduisant d'entendre appeler dans les salons « Mettez la robe Louise » ou « le manteau zéphyr » ou le « déshabillé Phryné » que s'il fallait indiquer ces toilettes par des numéros. — JULIETTE FERRANT.

A PROPOS DE « LA LÉPREUSE »

La décision du jury satisfait M. Sylvio Lazzari

Le concours auquel il participa lui a permis de se rendre compte du désintéressement des jurys.

Une petite villa sur la crête d'un des cotteaux abrupts de Suresnes. Même en hiver, le paysage environnant est tout sourire. De cette demeure aimable, on domine toute la vallée de la Seine. C'est là que M. Sylvio Lazzari se repose de l'éxténuant labeur des répétitions de la *Lépreuse* et aussi des émotions de la première de sa belle œuvre.

Le compositeur a l'accueil cordial. Tout de suite, l'entretien est débarrassé des formules protocolaires, l'expose l'objet de sa visite. Mon interlocuteur sourit doucement.

— Je remercie, me dit-il tout d'abord, le jury du concours de la Ville de Paris de ne pas m'avoir décerné le prix. Je serais un ingrat si je n'étais pas satisfait d'un verdict qui m'a permis d'avoir une pièce représentée à l'Opéra-Comique avec une interprétation superbe et une mise en scène réglée à ravir par le directeur si artiste qu'est M. Albert Carré.

Très touché de la précieuse preuve d'estime et de sympathie que viennent de me donner mes confrères, j'estime que le premier tort, en l'occurrence, m'est imputable, ou plutôt est imputable à ma confiance ; j'ai voulu éprouver le désintéressement du jury.

Ne croyez pas, toutefois, qu'on ait considéré la *Lépreuse* comme un ouvrage nul. Non, le rapport de M. Henry Février est très explicite à ce sujet. En un style pur, adéquat aux idées émises, l'illustre compositeur de *Manon Lescaut* reconnaît à ma partition certaines qualités, et après cette légère absolition rend l'improbable sentence : pièce impossible à jouer.

Ah ! que M. Henry Février est un critique excellent ! Considérez les articles actuels de la presse, constatez l'accueil du public et convenez avec moi que cet oracle s'élève sur un trépidant branlant.

Des conseillers municipaux, je n'en dirai rien, car je ne veux pas vous entretenir d'un certain personnage.

Bah ! Le temps est doux, ce matin. Prenez une cigarette et allons nous promener un peu.

Et un grand févriériste russe se met à japper joyeusement cependant que nous commençons à dévaler un raidillon pittoresque. — PIERRE MONTAMET.

La "Route des Alpes"

Nous avons entretenu nos lecteurs de la « route des Alpes » sur laquelle, l'an dernier, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée inaugura un service de cars automobile, qui réunirait le lac Léman à la Méditerranée. Pour assurer les communications, sans avoir recours à la voie ferrée, il est indispensable de compléter sur certains points les routes nationales existantes.

Le ministre des Travaux publics, estimant avec raison que la « route des Alpes » permettra l'accès d'une région merveilleuse insoufflée par les communications, qu'elle sera également utile à la circulation générale et à la défense nationale, vient de saisir la Chambre d'un projet de loi ayant pour objet le classement de la nouvelle voie. La dépense à la charge de l'Etat sera de 4 millions.

Les conseils généraux des départements intéressés se sont engagés, de leur côté, à concourir aux travaux par des contributions. Le Touring Club a offert, par ailleurs, 188.000 francs pour l'entreprise.

LES PETITS DIALOGUES

La protection des chefs-d'œuvre !

LE REPORTER. — Monsieur, je viens vous demander votre opinion sur le groupe de la Danse de Carpeaux. Faut-il le laisser sur la façade de l'Opéra ? Faut-il l'enlever ?

L'AMATEUR. — Il faut l'enlever, monsieur, et le mettre à l'abri des injures du temps. Je viens d'ailleurs de fonder la *Ligue des chefs-d'œuvre abrités*.

LE REPORTER. — Quels sont vos projets ?

L'AMATEUR. — Ils sont bien simples. Nous venons de commander une immense cloche à melon qui recouvrira l'obélisque de la place de la Concorde, dont les hiéroglyphes s'effacent peu à peu sous les attaques du vent et de la pluie ! Nous ferons construire une gigantesque galerie, pareille à la galerie des Machines, sous laquelle nous abriterons le fameux colonnade de Perrault. Comme le palais du Louvre est difficilement transportable, nous l'entourerons d'échafaudages protecteurs que nous recouvrirons d'une toile gommée.

LE REPORTER. — Voilà qui est merveilleux !

L'AMATEUR. — Notre sollicitude s'étend plus loin. Est-ce qu'un bel arbre n'est pas un chef-d'œuvre dans son genre ? Songez à ces admirables chênes de la forêt de Fontainebleau, exposés aux coups de la grêle et du tonnerre... Nous les déracinerons et les transporterons dans de grandes serres vitrées où nous les soignerons avec amour...

LE REPORTER. — Idée sublime !

L'AMATEUR. — Il y a mieux encore ! Est-ce qu'une jolie femme n'est pas un chef-d'œuvre de la nature, elle aussi ? Pourquoi souffririons-nous plus longtemps qu'elle fatigue ses traits, qu'elle abîme son teint en s'exposant aux lumières des théâtres et des salons ? Notre ligue va commander pour chacune de nos beautés célèbres une effigie, comme on en voit au musée Grévin. Ces effigies les remplaceront dans les loges, les réceptions, les tribunes de courses, bref, partout où elles doivent se montrer...

LE REPORTER. — Vous touchez aux confins du génie, tout simplement !

L'AMATEUR. — Nous remplacerons les statues par des répliques en carton-pâte ; les arbres, par des répliques en toile peinte ; les femmes par des répliques en cire...

LE REPORTER. — Il n'y a que votre argumentation, monsieur, qui soit sans réplique !

Xavier Roux.